

# Un pont sur rien

COLLECTIF

Un jeu littéraire au sein de l'association a été lancé début novembre 2023.

Sur le thème proposé vous écrivez quelques lignes, quelques paragraphes ou quelques pages. Les idées peuvent être littéraires, philosophiques, graphiques... vous avez le choix.

Les textes seront regroupés pour faire un article posté sur notre site.

Le sujet :

Il y a peu, un ancien maire me disait « dans ma commune il n'y a pas de rivière. Pourtant, j'aurais aimé faire un pont. Et d'ajouter en riant... un pont sur rien en fait ! »

Imaginez :

## Un pont sur rien !

Neuf personnes ont participé, dix textes en ont résulté.

A chacun son style...

Bonne lecture !

Un pont sur rien ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

À première vue, en entendant "un pont sur rien ", on peut tout de suite se dire : il n'y a pas d'eau sous ce pont. Peut-être le maire pensait cela mais en réalité ce n'est pas ça que ça veut dire. Posons-nous la question : un pont sur quoi ? Car un pont sur rien c'est facile à dessiner mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Si il n'y a pas d'eau sous le pont nous devrions plutôt dire un pont AU-DESSUS DE rien .De plus il n'est pas sur rien car sinon il ne pourrait pas tenir. Un pont ne peut pas être construit en l'air, auquel cas il ne tiendrait pas. Dieu n'a pas créé la Terre pour rien ; il faut profiter de ce cadeau et ne pas construire nos ponts en l'air.

"Un pont sur rien" c'est une expression, mais il est important que nous sachions ce que nous disons »

Alix F. 11 ans



On m'a demandé de construire un pont....un pont sur rien qui irait de nulle part à ailleurs...

Qui enjamberait quoi me dit la marchande..?

...je ne sais pas, pourquoi ?

Pour la longueur des jambes !

Ah bon ! Ça a de l'importance ?

Bien sûr...plus les jambes sont longues plus il faut de pâte ... ça vous épate !

Alors disons un pont moyen.

Je n'ai plus ce format. Il me reste la grande pâte à pont ou la petite pâte à pont ...?

C'est mignon !

Quoi donc ?

La petite pâte à pont... et combien de ronds ?

Pour quoi ?

Pour la petite pâte à pont.

Ah des ronds, des ronds, petite pâte à pont !

Il n'y a pas que l'argent dans la Vie !

Patrick P.



Un pont sur rien ? Cela n'existe pas !

Un pont, c'est un relais, un lien, un passage vers...

Moi, je rêve d'un grand, d'un immense, d'un monumental pont qui s'envolerait dans les cieux, qui relierait tous les continents de notre planète, afin que tous les humains du monde se rencontrent, se connaissent, se parlent, et on nommerait ce pont "le pont de la fraternité"... C'est un rêve fou, une utopie...

Et encore plus, pourquoi pas un pont d'amour, vers les souffrants, humains et animaux ?

Annie G.



Un pont qui repose sur rien à un bout et rien à l'autre...

Pourquoi faire ce long voyage - oui ce pont est très long - pour aller de rien à rien?

Autant rester sur rien, mais alors pourquoi un pont ?

Si ce pont existe, il faut bien l'emprunter un jour ou l'autre. Mais quand on va de rien à rien, comment savoir qu'on est arrivé ?

Rien ne ressemble plus à rien que rien et peut-on revenir de rien pour retourner à rien ?

Rien à faire, cela ne sert à rien...mais quel rien, celui de quel bout du pont ? Le bout du pont sur rien d'où l'on est parti ou celui du bout du pont sur rien où l'on est arrivé ? Rien ne le dit.

Cette histoire ne ressemble à rien. « Rien » ressemblerait donc à une histoire ? Alors le pont reposerait sur des histoires de rien ? Mais comment raconter des histoires de rien ?

Peut-être en traversant le pont sur rien... Je n'en sais rien !

Didier G.



L'idée était d'avoir un pont dans la commune... et l'aventure n'allait pas être rien !

Certes cette démarche apparaissait compliquée car généralement un pont enjambe soit une ligne de chemin de fer, soit une autoroute, soit une rivière, et nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces trois-là.

Quelqu'un suggéra de le faire n'importe où, il passerait sur rien.

Ah ça alors ! Sur rien ? Ça ne rime à rien !

Pas d'accord, un pont c'est l'échange, c'est aller vers quelqu'un de l'autre côté du pont, ou partir vers une autre vie... de l'autre côté du pont. Un pont, c'est vrai, ce serait bien !

Mais où le mettre ?

On répondit à nouveau : Ben, sur rien !

Impossible, il n'y a jamais rien, il y a toujours quelque chose. Où que l'on mette ce pont, ce ne sera pas sur rien.

Mais si, regarde, là, dans ce pré il n'y a rien, on pourrait le construire ici.

Dans ce pré, comme tu dis, il y a quelque chose : de l'herbe, des fleurs, des insectes, de la terre. Il n'y a jamais rien. Et tu irais où en passant sur ton pont au milieu d'un champ ?

Ben, j'irais là où il n'y a rien, il doit bien y avoir un lieu sans rien ?!

Si tu dis « sans rien » ça veut dire qu'il y a quelque chose...

Pourquoi ?

« Sans » exprime une privation. Donc, si tu supprimes « rien »... il reste quelque chose !

Réfléchissons !

Les réflexions furent longues et assez stériles.

On proposa de le suspendre pour qu'il soit dans l'air, mais l'air... ce n'est pas rien quand même !

Oh ! Alors là, si tu trouves qu'il y a quelque chose partout ! On le fait où le pont sur rien ?

On décida de se séparer et d'arpenter en tous sens la commune pour trouver un endroit où il n'y aurait rien pour y poser le pont.

Au fait, demanda l'un, ça va coûter combien ton pont ?

Bof, trois fois rien ! Ce sera un petit pont, grand comme rien...

Et l'on réfléchit encore.

Ce fut lors d'une dénomination de rues et de places que vint une idée.

Une aire de repos, proche du nouveau lotissement, attendait son nom de baptême. L'un proposa de l'appeler « l'Aire de Rien », ainsi dit-il, nous pourrons bâtir le pont au-dessus ! Et ce serait un pont sur Rien !

Et il partirait d'où pour aller où le pont ?

De la place de « L'Humanité », près de l'église, vers la rue de « l'Espoir » du nouveau lotissement, dit-il.

Ainsi fut-il fait et le pont fut construit. Oh ! Ce n'était pas un grand pont, mais il était là, le petit pont sur rien, qui servait à unir l'ancien village au nouveau !

Si vous voulez traverser notre pont sur rien, trouvez la place de l'Humanité et l'Aire de Rien, vous verrez L'Espoir de l'autre côté !



Dessine-moi ou plutôt *écris-moi l'histoire d'un un pont sur rien* me dit mon amie Françoise. Quel défi ! S'il n'y a rien à traverser pourquoi faut-il un pont ? Où mène-t-il ? Nulle part ? Ailleurs ? Partout ? C'est bien compliqué. En Philosophie on dit que *rien est l'absence de matière dans un espace vide*. En Utopie on peut tout alléguer. Victor Hugo disait de l'utopie que *c'est l'avenir qui s'efforce de naître*. Et si l'avenir était de construire *un pont sur rien* ? Dans le présent, comment envisager ce projet ?

En faisant confiance à notre sixième sens dont la fonction est de nous mettre en relation avec tout possible, dans la mesure où l'on accepte d'être inspiré, sans se censurer. Au stade de ce projet rien n'est impossible, tout peut être évoqué, il faut se laisser guider par de subtiles présences qui vont alimenter mon imagination. Sans compter que le mot présence signifie existence. Or, on ne piétine pas l'existence. On la traverse au-dessus du vide, entre ciel et terre, entre vie et mort, sans écraser les êtres vivants, les écosystèmes ni la biodiversité. Comment faire ?

Et si on construisait un pont sur le rien qui vient du latin « res » et qui veut dire : « quelque chose » ? Dans cette hypothèse, rien aurait une existence et comme on ne piétine pas l'existence, il faut réellement et vite construire un pont. Reste à trouver quel pont, avec quels matériaux ? Je propose un pont entre le Bien et le mal avec l'Amour et des valeurs universelles. Lesquelles ? Devinez et imaginez les qualités requises pour être en capacité de réaliser cette idée et se mettre à l'œuvre pour mobiliser des générations d'hommes, de femmes et d'enfants au travail. Architecturalement c'est compliqué mais en Utopie tout est possible et même solide, il suffit de voir les œuvres de Antoni Gaudí, inscrites au patrimoine de l'UNESCO. Antoni Gaudí, architecte espagnol du XIXème dont le caractère de ses travaux plonge dans les racines du caractère particulier et visionnaire du modernisme.

Là nous sommes dans les racines du caractère particulier et visionnaire de notre amie Françoise, à l'époque tardive post-acadienne, qui cherche à ouvrir la voie de l'essentiel. Sachant que l'essentiel est de s'aimer les uns les autres, comme nous avons su le faire en Poitou et en Acadie sur plus de 25 décennies, avec le secours des Micmacs, rien n'est donc impossible.

J'ai relevé ton défi Françoise, je vois déjà ce pont qui est depuis longtemps en construction et dont tu es l'un des piliers auxquels il faudra ajouter des bâtisseurs.

Marie-France R.



« Un pont sur rien ! Qui qu'o l'est quielle graine d'arcopiat qu'a pondu un truc pareil ? » Le père Firmin, du haut de ses 92 ans ne comprenait pas. Pourtant, les choses étaient sérieuses. Les élus de la commune s'arrachaient les cheveux, enfin ceux qui en avaient, pour trouver l'idée de génie qui permettrait de dynamiser notre village. La question était à l'ordre du jour des conseils municipaux depuis des mois sans grand succès.

Le grand Ugène Fildefaire, notre maire, avait fini par se décider à utiliser une méthode moderne (enfin, 40 ans plus tôt elle était presque moderne, mais à la campagne, les idées se déplacent doucement !) mais surtout anglaise (et aujourd'hui, si ce n'est pas anglais, ce n'est pas sérieux !). Il a fait, tenez-vous bien, une séance de brainstorming ! « Qui quo l'est qu'ielle connerie encore ? » Il a fallu expliquer à Firmin qu'autour d'une idée, chacun dit ce qui lui passe par la tête et parfois, il sort une suggestion excellente. « A ben, avec les cervelles de rabertiaux qu'y avons élues, o risque pas grand-chose » a dit Firmin.

Effectivement, on ne peut pas dire que ce jour-là, il y ait eu une foule d'idées. Longtemps, l'Ugène s'est penché sur les profondeurs du vide. Mais il ne faut jamais désespérer des jeunes. En effet, Walter Clausaide, un jeune arrivé qui vise la place de premier adjoint, a pris la parole. « Il faut faire moderne, grand et touristique » lança-t-il. Là, le reste du conseil a failli applaudir. Il faut dire que, pour une fois qu'un conseiller avait une idée et là, trois d'un coup, applaudir était tentant. On voyait bien qu'il avait été aux grandes écoles celui-là. « Il faut, a-t-il ajouté, ne pas avoir peur d'imiter les grandes villes. Il nous faut un rond-point, des feux rouges, un site touristique et un fastfood. »

Quand on a rapporté tout cela à Firmin, il a rajouté spontanément ; « et pourquoi pas un bordel, o l'attirerait dou monde? Bon, un feu rouge, j'dis pas, ça f'ra d'l'animation c't'hiver à

Noël... Mé un rond-point, pour quoué ? Y tourne pas assez rond t'you gas sans doute ! Et pis le « face fous », qui quo l'est qu'ça ? »

Le conseil avait pourtant pris les choses au sérieux. Des feux tricolores, ça fait sérieux. Si on les mettait en face du café d'Antoine, au rouge, l'envie pourrait venir de consommer et ça développerait le commerce. Un rond-point, c'est chic. On peut décorer, végétaliser... Firmin avait une autre idée : « on y mettra le corbillard à cheval de Faussetripe, si y loupent le virage, y gagneront du temps ». La question du côté touristique avait été plus délicate. Il faut dire que le paysage de la commune avait autant d'intérêt que la plaine de Neuville ou que la patinoire à mouches sur la calvitie du maire. « Il faudrait, dit pourtant Ugène, quelque chose qui se voit, quelque chose de grand, sur lequel on pourrait faire la fête, danser, lancer notre feu d'artifice ». Son esprit s'échauffait. Il commençait à vraiment y croire. Qu'est-ce que tu en penses Davignon lança-t-il ? Davignon était un calme. Il sommeillait. Les réunions du conseil lui permettait régulièrement de se reposer, tranquille, loin de Ginette qui n'arrêtait pas de l'asticoter pour le faire travailler. Pourtant, là, il avait bien entendu : faire la fête, danser... « Faut faire un pont » cria-t-il. Il faut reconnaître que la proposition venant de Davignon fut suivie par un grand silence : le seul grand fleuve qui traversait la commune était en effet le caniveau qui passait devant chez la mère Gras-double. Firmin aurait dit : « et faut qu'ou mouille ! ». La sécurité, l'environnement, la ruralité, les zones humides, le patrimoine... le département, la région, la communauté de communes, l'Europe, Fildefaire avait déjà en tête toutes les subventions possibles... et sa réélection. Il avait quand même besoin de réfléchir et, dans sa grande sagesse, il reporta la délibération au mois suivant.

Chez Antoine, pendant un mois ce fut un défilé de canons de rouge. Il fallait refroidir les gorges qui s'échauffaient. « Un rond-point, des feux, un pont, n'importe quoi ! - Mais si, les touristes ne pourront plus traverser le bourg sans ralentir - On pourra traverser plus facilement pour venir chez Antoine - Faudrait mieux goudronner ma route - où qu'on va prendre les sous ? - Y sont pas bons mes sandwiches ? - Faudrait mieux subventionner le foot, si on avait plus d'argent, on gagnerait... ». Une seule certitude, le rouge de Neuville était un vrai stimulant pour le brainstorming.

Ugène gambergeait.

Walter s'activait. Son copain de FR3 avait prévu un reportage sur le thème : « Comment vivre quand on a rien, ou de la ruralité à la notoriété ».

La réunion du conseil municipal suivant fut animée et constructive. Le rond-point, il fut décidé, grand, surélevé et avec des fausses ruines pour faire plus vrai. Les feux se suffisaient à eux même, mais avec des passages piétons suffisamment durables pour faciliter les sorties hésitantes du bistrot. Avec des feux durables, on était au top ! Le pont prit plus de temps. Il le faudrait romain, avec une arche et un dos d'âne. Les idées ne manquaient plus. Il faudrait des relations et que ça coûte cher pour être pris au sérieux et avoir des subventions.

Ce fut le cas. Les journaux, la télé, les médias, tous s'en mêlèrent : admiratifs, critiques, stupéfaits, ironiques : ça faisait du buzz, comme on dit chez les abeilles. Qui l'eut cru ? Tout fut réalisé, même le pont romain, avec ses arches et son dos d'âne. Ce fut un grand succès dans tout le pays. Deux ans après, on disait : « C'est où déjà Poitiers » ? Et la réponse était : « C'est à côté de Faizytrault, là où il y a le fameux pont ».

Ainsi, à Faizytrault, par le pont, on pouvait enfin aller de rien à pas grand-chose. C'était tout à fait dans l'air du temps puisqu'on préparait les élections. Tous les dimanches, c'était la queue au feu rouge : les curieux venaient voir le pont sur rien. Le village était vivant et Firmin répétait à n'en plus finir : « faut-y qu'y soient couillons » !

Jean-Claude C.



Profitons du pont de l'Ascension pour nous retrouver, m'avais-tu proposé alors que je menaçais de couper les ponts entre nous.

Tu avais hésité sur l'endroit, tu savais mon goût pour les rivières ... un pont tournant, un pont canal, un pont suspendu, un pont couvert ? Tu avais même interrogé les Ponts et Chaussées pour te décider.

J'avais attendu, de l'eau avait coulé sous les ponts, tu m'avais fait un pont d'or pour que je te rejoigne. Tu m'avais même proposé un pont aérien pour que je me rapproche. Je préfèrai alors partir en croisière, je pris une cabine solo sur le pont supérieur d'un paquebot, à bord duquel on embarquait par un pont-transbordeur. Lors de mes déambulations sur le pont promenade, un officier de pont me courtisa. Il était mince, il était beau, il sentait bon le sable chaud. Dans son pantalon à grand pont, il venait à ma rencontre, levant en un salut sa casquette à trois ponts. Un soir, je le retrouvai dans sa cabine, à l'entrepont. Malgré un triple pontage, solide comme le Pont-Neuf, il lança une belle tête de pont pour me séduire. Je t'oubliai, toi et ton petit pont de bois qui ne tenait plus guère que par un grand mystère et deux piquets tout droit. Avec lui, je parcourus le monde, sifflant sur le pont de la rivière Kwaï, dansant sur celui d'Avignon, déclamant sur le pont Mirabeau, cadénassant sur le pont des Arts, soufflant sur le pont des Soupirs, ricanant sur celui du Diable. Et puis, il y eut un pont trop loin. De viaduc en ponceau, de passerelle en aqueduc, je me lassai de lui.

Alors, je brûlai tous les ponts derrière moi et me retirai en mon château de Pont-l'Evêque. Je fis baisser la herse et monter le pont-levis. Dans mon jardin, je fis bâtir un pont. Un pont sur rien, puisque nul ruisseau ne passait sous son arche et qu'il n'enjambait aucune voie ferrée. J'en fis construire un second, toujours sur rien, pour le plaisir de le traverser. Je fus très occupée, toujours sur le pont. Je pontifiais, c'était le pompon. Pour me délasser, j'en vins à coucher sous mes ponts, mes ponts sur rien...

Sylvie B.



Marie-Jeanne a toujours un sourire aux lèvres et les yeux remplis de lumière. Dans les moments difficiles, même si ses yeux se teintent de tristesse, elle a toujours un mot qui fait sourire ou qui reconforte. Et dans le village, tout le monde dit d'elle : « Marie-Jeanne ? Elle est formidable ! Elle respire la joie ! » Elle habite une belle petite maison qu'elle a héritée de ses parents. Elle aime le bruit du vent dans les peupliers et le chant de la rivière toute proche. Elle guette le retour des hirondelles et le passage des grues. Le chant des oiseaux, la beauté de la nature, l'odeur des roses et du chèvrefeuille comptent parmi les mille petits bonheurs qu'elle savoure chaque jour.

Aujourd'hui, il fait froid et, sans doute il va neiger. Elle a fait sa provision de bois, le poêle ronfle, la maison est bien chaude et les placards de la cuisine bien remplis. Il peut neiger... Elle se revoit petite fille de 4 ou 5 ans, enfant devant cette fenêtre, assise à une petite table faite exprès pour elle par son père, et dessinant, dessinant... et Jacot, son grand frère, qui du haut, de ses 8 ou 9 ans, jette un regard circonspect sur ses œuvres. « Maman gardait tous nos dessins ! » se dit-elle. Elle repense à cette grande boîte remplie de dessins. Sur chacun d'eux, sa mère avait soigneusement écrit la date et le prénom de l'auteur : Jacot... Marie-Jeanne... La vieille dame aimait les regarder et son visage alors s'éclairait. Elle disait à son mari « Te souviens-tu... » Et tous les deux remontaient le temps. Marie-Jeanne avait soigneusement rangé la boîte dans une armoire du grenier avec tous les autres souvenirs : c'était son armoire

aux trésors. Et la voilà qui monte quatre à quatre le vieil escalier ... et la voilà bientôt installée devant la fenêtre, la boîte ouverte sur son passé.

Elle prend les feuillets un à un, les siens, ceux de Jacot. Ah, les dessins de Jacot ! Il était passionné par les chevaliers, les châteaux forts et les dinosaures ! Évidemment, ça se retrouvait dans tous ses dessins, avec un nombre incalculable de détails, autant pour l'époque médiévale que pour la préhistoire, et surtout des couleurs vives, très contrastées, avec beaucoup de noir. Elle se souvient combien les dinosaures lui faisaient peur, comme les batailles de chevaliers d'ailleurs. Ses dessins à elle étaient beaucoup plus doux, avec des couleurs tendres, des princesses, des fleurs, des oiseaux, des papillons. C'était sa passion, les papillons. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs, ce qui faisait dire à Jacot, qui ne ratait pas une occasion de se moquer d'elle : « Tu fais n'importe quoi ! Tu dessines des trucs qui n'existent même pas ! » Mais si les sujets diffèrent, elle se rend compte aujourd'hui qu'ils se ressemblent tous par un détail d'importance : ce sont des dessins d'enfants, malhabiles et indignes de trôner, même dans la plus petite galerie d'art des bas-fonds Parisiens. Pourtant, elle entend encore les exclamations ravies de son père, et surtout celles de sa mère, à chaque fois que l'un ou l'autre des enfants venait fièrement présenter sa nouvelle œuvre. Elle en vient à penser que leurs parents devaient être aveugles devant leurs petits, ou tout simplement gags !

« Oh ! » Le cri est parti tout seul, suivi d'un moment de silence. « Elle l'a gardé ! Il est toujours un peu froissé et il a encore son scotch ! Oh !... » Marie-Jeanne n'en reveient pas. Elle revoit la scène comme si le temps ne s'était pas écoulé. Elle est assise, devant la fenêtre, dessinant avec son petit crayon de papier comme elle disait. Elle a mis du temps, cherchant la meilleure forme, le meilleur endroit, la bonne grandeur, recommençant, changeant de feuilles plusieurs fois. Enfin elle est contente et regarde son dessin avec une grande joie : « Il est beau et les arbres seront contents » dit-elle.

Jacot arrive et s'exclame :

« Mais qu'est-ce que tu as dessiné ? »

— Ben des ponts ! répond-elle

— Ben ça alors ! Ils ne sont sur rien, on ne peut pas passer dessus, et il n'y a rien qui passe dessous ! C'est n'importe quoi. Des ponts de rien, qui sont sur rien, et qui ne servent à rien, ben ça alors !

— Mais ils ne sont pas sur rien, ils sont dans l'air ! Ils ne servent pas à rien, c'est pour le vent, pour qu'il passe par-dessus sans abîmer les arbres. Comme ça il ne les fera pas tomber. »

L'immense fou rire de Jacques résonne encore dans ses oreilles. Elle a mis ses deux mains sur le dessin pour le soustraire aux yeux de son frère. Mais le coquin a réussi à attraper un coin de la feuille et tire, tire. Le dessin se déchire. Elle froisse ce qui en reste. C'est comme si on avait déchiré son cœur. Elle se souvient de maman qui, avec un regard froid et sans un mot, tend un rouleau de scotch à son petit garçon. Elle se souvient encore de son immense chagrin puis de la colère qui l'a remplacé. C'est vrai quoi : Est-ce parce qu'on ne voit rien qu'il n'y a rien ? Est-ce parce qu'on dit qu'il n'y a rien qu'on ne voit pas quelque chose ? Alors du haut de ses 4 ou 5 ans, elle déclare fièrement : « Moi j'aime les ponts qui sont sur rien mais qui servent à quelque chose. Et d'abord, rien du tout, ça n'existe pas ! Et puis c'est quoi rien ? ». Et elle part en claquant la porte. Elle court dans sa chambre, toujours en colère et elle pleure. Elle se confie à son doudou préféré. Elle réfléchit, réfléchit, ne fait que ça. Marie-Jeanne ne se souvient pas de tous les méandres de sa réflexion. Ce qui est sûr c'est qu'il lui reste une impression d'éternité et de solitude.

Il n'y avait plus personne devant la fenêtre et les crayons étaient en chômage technique. Cela aurait pu durer longtemps tellement elle réfléchissait, quand un matin elle découvrit une



feuille pliée en quatre qui avait été glissée sous sa porte. C'était un dessin de Jacot ... elle reconnaissait les trois personnages : papa, maman et jacot. Elle reconnaissait ... devinez quoi : 2 ponts pour le vent, mais ils n'étaient pas dans l'air. Papa et maman tenaient chacun le bout d'un pont et Jacot était tout seul pour le sien ; il l'avait posé sur le pont de papa et maman et ça faisait comme une voûte. Mais on voyait que ce n'était pas bien solide, Jacot pliait les jambes comme si c'était trop lourd. Tout en haut de la feuille il y avait un drôle d'œil qui la regardait en clignant. Jacot lui faisait souvent un clin d'œil quand elle était triste, quand elle se faisait gronder ou quand elle avait peur comme le jour de la rentrée des classes. Ce petit clin d'œil était magique ; sa peur ou son chagrin s'envolait tout de suite. Mais le clin d'œil du dessin pleurait, on voyait une larme qui tombait, et dessous il y avait une phrase en écriture bâton : TU NOUS MANQUES... Plus de colère, plus d'amertume, plus de raisonnements à n'en plus finir. À la place une grande paix et une immense joie. Elle n'ose pas encore ouvrir la porte. Un autre billet se glisse, puis un autre en retour, puis un autre, et encore un autre ... Combien de billets ont-ils échangés ? Marie-Jeanne ne s'en souvient absolument pas, mais elle entend encore les éclats de rire et les plaisanteries échangées de part et d'autre de la porte et la grosse voix de papa « j'ai très envie de faire un bisou à ma petite fille ». Le fin mot de cette aventure c'est Jacot qui l'a trouvé :

« Finalement, Marie-Jeanne a trouvé la solution. Il faudrait beaucoup de ponts de rien, qui sont sur rien, mais qui servent à réconcilier les gens, il n'y aurait plus de tristesses qui durent longtemps. »

Il se lève et lui tend LE dessin : et Marie-Jeanne le trouve toujours très beau avec son scotch, même s'il est un peu froissé : « le vent pourra toujours passer sur les ponts sans abîmer les arbres. » a-t-elle dit. Elle s'en souvient comme si c'était hier.

Le résultat de cette aventure, c'est que toute la famille s'est mise à mettre en place des ponts : qui avec des sourires, qui avec des clins d'œil, et des plaisanteries gentilles, et des petites attentions et que sais-je encore ? Leur réputation a été vite faite : des gens charmants, toujours joyeux et prêts à rendre service, et cerise sur le gâteau, prêts à faire la fête. Oh, les ponts n'ont pas toujours bien fonctionnés, certains pas du tout. Pour qu'un pont fonctionne, il faut un lanceur de pont et un attrapeur du pont et qu'ils soient tous les deux prêts en même temps. C'est parfois difficile. Prenez la tante Colette par exemple : toujours râleuse, jamais contente, habillée de tristesse et peu de sourires. Il en a fallu du temps pour convaincre la famille qu'elle n'était pas irrécupérable, pour les mettre dans le coup, pour trouver les bons gestes comme lui prendre un rendez-vous chez le coiffeur, aller avec elle pour acheter une robe, ou la faire danser un peu au mariage des cousins et bien d'autres choses. Petit à petit, on a vu son visage s'éclairer de quelques sourires, et le reste qui va avec a fini par suivre. Oh, il reste du travail à faire, mais demain est un autre jour et Tante Colette a tellement besoin de tendresse !

Et la vie a continué pour Marie-Jeanne et Jacot. Ils ont pris des chemins différents. Jacot est devenu médecin généraliste dans un petit village de la région. Marie-Jeanne est devenue céramiste et a ouvert son atelier dans celui de son papa. Ils se voient souvent, car Jacot a joliment rénové la petite ferme de leurs grands-parents maternels à l'autre bout du hameau pour venir s'y ressourcer. Un jour, Jacot et son épouse ont débarqué chez elle avec Ludo, un très bon ami du couple, que Marie-Jeanne a déjà rencontré plusieurs fois et qu'elle trouve bien charmant au demeurant. Tout le monde met la main à la pâte pour préparer un repas digne de ce nom. Au dessert, un superbe gâteau au chocolat apporté par Ludo, Jacot prend la parole « Ma chère petite sœur, avant de lever nos verres, j'ai quelque chose d'important à te demander. Notre famille va s'agrandir : il y aura bientôt un petit bébé chez nous. Ludo a accepté d'être le parrain. Joséphine et moi, nous serions vraiment comblés si tu acceptais d'être la marraine. »

Marie-Jeanne est transportée de joie et d'émotion. Elle prononce un oui fervent. On se congratule, on se complimente et on attaque le gâteau. Jacot va chercher la bouteille de bulles qu'il avait mise au frais. Après les applaudissements d'usage pour un bouchon bien envoyé et la distribution des bulles terminée, chacun lève son verre pour fêter cette belle nouvelle. Chacun y va de son souhait. Soudain, un clin d'œil malicieux de Jacot alerte Marie-Jeanne.

« Maintenant, il va falloir lui apprendre à construire des ponts sur rien qui servent à quelque chose ! » déclare-t-il avec un deuxième clin d'œil en penchant la tête vers Ludo. Marie-Jeanne se sent rougir jusqu'à la racine des cheveux ...

Elle s'en souvient encore aujourd'hui ... Elle range les dessins dans la boîte, elle ira la porter plus tard au grenier. Elle a entendu des cris de joie dans le jardin. Elle regarde par la fenêtre : elle n'a pas vu le temps passer, le neige a complètement recouvert le sol. Ludo et leur petite fille Anne-Laure, 5 ans, bien emmitouflés, se lancent joyeusement de grosses boules de neige... Une grande bouffée de joie et de fierté l'envahit. C'est le plus beau de tous ses ponts, ces ponts sur rien, invisibles, mais qu'on désire ardemment, et dont on ne peut pas se passer : juste de cœur à cœur.

Annette C.



Quoi ? Quoi ? Coa ? Croa ? Quoi ? Coa ? La question était unanime même si certains aux accents du sud roulaient les « r » quand il n'y en avait pas. **Qui pourrait penser une chose pareille ? Notre ruisseau, notre royaume, notre pays va manquer d'eau !**

Dans l'hémicycle, les échanges allaient bon train et tout en contradictions : Plus d'eau chez-nous : n'importe quoi ! - C'est une manipulation de l'opinion publique. - Coa - En nous faisant peur, vous voulez nous faire oublier la raréfaction des insectes – Quoi - Même chez les dieux, ils s'interrogent. Il paraît qu'ils ont tous la peste et malgré cela ils veulent interdire les pesticides – Si les dieux marchent sur la tête comment ne pas être inquiets ? – Croa - Vous n'êtes pas sérieux, la source de vie est inépuisable. Coa, de mémoire d'ancêtres et dans toute la région nous n'avons jamais vu cela – Jamais vu ? Souvenez-vous l'an passé : plus d'eau, les dieux ont tout brassé et arraché une partie de notre forêt – Heureusement, nous avons pu anticiper et nous avons évacué – Nous n'aurions pas pu résister longtemps, regroupés sous ce pont – Quoi, si les dieux n'avaient pas exaucé nos prières nous y serions morts de faim. Il y avait à boire, mais rien à manger. - Coa, Vos prières, tu parles, les dieux s'en moquent. Ils ont simplement refermé les vannes du barrage pour que leurs plantations puissent se développer. – Coa, coa, coa ! - Mon cousin qui habite à près de 500 brasses en amont, près de la source de vie, ne voit pas le niveau baisser. Ils ont même failli être entraînés tellement le niveau et le débit était fort il y a 15 jours. La fille de son voisin a été emportée par le courant. On ne l'a même pas vue passer ici – Que fait le gouvernement pour arrêter ces débordements ? ...

Si les propos étaient aussi contradictoires que vigoureux ce jour-là, ce fut pire à la deuxième session de la chambre.

Question au gouvernement : « Pouvez-vous expliquer l'arrivée chez nous de 45 migrants » hier soir ? Croa ? quoi ? - Si nos frontières existaient nous pourrions interdire les migrants. – Croa - Qu'attend le gouvernement pour fermer les frontières ? – Nous avons toujours été une terre d'accueil, que faisons-nous pour loger ces nouveaux arrivants ? – Nous allons en plus devoir partager notre nourriture – Coa et nous qu'allons-nous devenir ? Nous n'avons plus de réserves - Ils ne sont même pas de notre religion, chassons-les... » Les échanges n'en finissaient plus et ce n'était pas que le cirque habituel pour les médias. Il y avait, exprimées ou non, de vraies inquiétudes sur les fondements du pays. Si en cachette, la gente masculine se frottait les mains, (enfin de la chair fraîche et bon marché), l'autre sexe s'interrogeait sur la disponibilité des méthodes contraceptives. Quelque part, la question de l'eau était devenue secondaire.

Mêmes chez les dieux, il y avait de l'étonnement sur les derniers événements. Un enlèvement de jeunes individus avait été effectué dans la région des étangs. 45 sujets avaient été kidnappés de jour et transportés dans des conditions discutables. Les dieux, mi souriants, mi agacés, n'osaient rien dire. Il faut dire que c'étaient des petits cousins qui avaient mené le raid. En plus ils étaient belges... Fallait-il commenter ?

Quand même, 45 grenouilles en plus dans cette cressonnière, c'était multiplier par au moins cinq la population locale. Le printemps et la saison des amours allaient être non seulement bruyants, mais insupportables. En plus, ce pont aérien entre les étangs et notre ruisseau, si stupide puisse-t-il apparaître, risquait de se renouveler l'été prochain. Les belges avaient, en effet, prévu de revenir ! Il allait falloir envisager le Woodstock des grenouilles. Et tout cela pour rien ! Ou presque ! Enfin, ce pont aérien, comment vous dites : « ce pont qui a l'air de rien, ce pont sur rien, ce pont qui sert à rien », il chamboule quand même tout. Demandez donc au peuple des grenouilles, quoi !



**Et voilà !**